This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V3. B7. 1736

BRUTUS,

TRAGÉDIE

DE M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION
Revûë & corrigée par l'Auteur.

Infelix utcumque ferent ea fata nepotes;
Vincet amor patriæ.

A PARIS;
Chez PRAULT fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

V3.B7.1736

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1931
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS
SUR
LA TRAGEDIE
A MYLORD
BOLINGBROOKE.

SI je dédie à un Anglois un Ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, MYLORD, qu'il n'y ait auſſi dans ma Patrie des Juges très-éclairez, & d'excellens Eſprits auſquels j'euſſe pû rendre cet hommage. Mais vous ſçavez que la Tragédie de Brutus eſt née en Angleterre: Vous vous ſouvenez que lorſque j'étois retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Faukener, ce digne & vertueux Citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en Proſe An-

gloiſe le premier Acte de cette Piéce, à peu près tel qu'il eſt aujourd'hui en Vers François. Je vous en parlois quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglois n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre Théâtre. Vous m'encouragiez à continuer un Ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens.

Souffrez donc que je vous préſente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, à vous *docte ſermones utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de François auſſi-bien que d'Anglois, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage, & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre où j'avois paſſé deux années dans une étude continuelle de votre Langue, je me trouvai embaraſſé lorſque je voulus compoſer une Tragédie Françoiſe. Je m'étois preſque accoutumé à penſer en Anglois, je ſentois que les termes de ma Langue ne venoient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'étoit comme un

ruiſſeau dont la ſource avoit été détournée; il me fallut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réüſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carriere, ce fut la ſévérité de notre Poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettois cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos Tragédies en vers non rimez, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptez chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un Poëte Anglois, diſois-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa Langue à ſon génie; le François eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglois peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglois dit tout ce qu'il veut, le François ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carriere vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

De la rime & de la difficulté de la Verification Françoiſe.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecoüer le joug de la rime, elle eſt eſſentielle à l a

Poëſie Françoiſe. Notre Langue ne comporte point d'inverſions, nos Vers ne ſouffrent point d'enjambement: Nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou bréves: Nos céſures, & un certain nombre de pieds ne ſuffiroient pas pour diſtinguer la Proſe d'avec la Verſification; la rime eſt donc néceſſaire aux vers François.

De plus, tant de Grands Maîtres qui ont fait des vers rimez, tels que les Corneilles, les Racines, les Deſpreaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autre; & je le répéte encore, quiconque voudroit ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le Grand Corneille, ſeroit regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-foible qui ne peut pas ſe ſoutenir dans l'ancienne carriere.

Tragedies en Proſe.

On a tenté de nous donner des Tragédies en Proſe; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réüſſir; qui a le plus ne ſçauroit ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au Public, je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des Tableaux de Rubens ou

de Paul Veroneze, quelqu'un venoit placer ſes deſſeins au crayon, n'auroit-il pas tort de s'égaler à ces Peintres ? On eſt accoutumé dans les Fêtes à des Danſes & à des Chants. Seroit-ce aſſez de marcher & de parler, ſous prétexte qu'onmarcheroit & qu'on parleroit bien, & que cela ſeroit plus aiſé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers ſur tous les Théâtres Tragiques, & de plus toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, & à cette ſévérité extrême de notre verſification que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre Langue.

Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même éxactitude que dans la Proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un Auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paroiſſe toujours libre, & nous ne reconnoiſſons pour Poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire

cent vers en toute autre Langue, que quatre vers en François. L'exemple de notre Abbé Regnier Desmarets de l'Académie Françoise & de celle *de la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit Anacréon en Italien avec succès, & ses vers François sont, à l'exception de deux ou trois Quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* étoit dans le même cas, & combien de nos beaux Esprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pû être supportables en leur Langue ?

Exemples de la difficulté des Vers François.

Je sçai combien de disputes j'ai essuyées sur notre versification en Angleterre, & quels reproches me fait souvent le sçavant Evêque de Rochester sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gayeté de cœur. Mais soyez persuadé, MYLORD, que plus un Etranger connoîtra notre Langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non seulement elle est nécessaire à notre Tragédie, mais elle embellit nos Comédies même. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément; les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, & qui dit *Vers* en François, dit nécessairement des vers rimez; en un mot nous avons des

La rime plaît aux François même dans les Comedies.

Comédies en Proſe du célébre Moliere, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette maniere nouvelle.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder ſur le Théâtre François des vers non rimez, tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurois du moins voulu tranſporter ſur notre Scène certaines beautez de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avouë, que le Théâtre Anglois eſt bien défectueux: J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne Tragédie; mais en récompenſe dans ces Pieces ſi monſtrueuſes, vous avez des Scènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les Auteurs Tragiques de votre Nation, cette pureté, cette conduite réguliere, ces bienſéances de l'action & du ſtile, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'Art, qui ont établi la réputation du Théâtre François depuis le Grand Corneille. Mais vos Pieces les plus irrégulieres ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action. Caractere du Théâtre Anglois.

Nous avons en France des Tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un Auteur Italien m'écrivoit dans une Lettre ſur les Théâ-

tres » Un critico del noſtro Paſtor fido » diſſe che quel componimento era un » riaſſunto di belliſſimi Madrigali, credo, » ſe viveſſe, che direbbe delle Tragedie » Franceſi, che ſono un riaſſunto di belle » elegie & ſontuoſi Epitalami.

J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la Scène des Spectacles nouveaux devant une Nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas d'*uſage*.

Défauts du Theâtre François.

L'endroit où l'on jouë la Comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſez, ſont encore une cauſe de cette ſechereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos Pieces. Les bancs qui ſont ſur le Théâtre deſtinez aux Spectateurs, rétréciſſent la Scène, & rendent toute action preſque impraticable. Ce défaut eſt cauſe que les Décorations tant recommandées par les Anciens, ſont rarement convenables à la Piéce. Il empêche ſur tout que les Acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des Spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquoient ſagement pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vrai-ſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos Théâtres faire paroître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la Scène, le corps de Marcus, devant Caton ſon pere, qui s'écrie: » Heureux jeune homme, tu es mort pour ton pays! O mes amis, » laiſſez-moi compter ces glorieuſes bleſſures! Qui ne voudroit mourir ainſi pour la » patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui » ſacrifier!.... mes amis ne pleurez point » ma perte, ne regrettez point mon fils, » pleurez Rome, la maitreſſe du monde » n'eſt plus, ô liberté! ô ma patrie!.. ô » vertu! &c.

Exemple du Caton Anglois.

Voilà ce que feu M. Addiſſon ne craignit point de faire repreſenter à Londres; voilà ce qui fut joüé, traduit en Italien, dans plus d'une Ville d'Italie. Mais ſi nous hazardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déja le Parterre qui ſe récrie? Et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'Auteur de notre Tragédie de Manlius prit ſon ſujet de la

Piece Angloiſe de M. Otway, intitulée, *Veniſe ſauvée*. Le ſujet eſt tiré de l'Hiſtoire de la conjuration du Marquis de Bedemar, écrite par l'Abbé de S. Réal ; & permettez-moi de dire en paſſant que ce morceau d'Hiſtoire, égal peut-être à Saluſte, eſt fort au-deſſus & de la Piéce d'Otway & de notre Manlius.

Comparaiſon de Manlius de M. de la Foſſe, avec la Veniſe ſauvée de M. Otway.

Prémierement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'Auteur François à déguiſer ſous des noms Romains une avanture connuë, que l'Anglois a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au Théâtre de Londres, qu'un Ambaſſadeur Eſpagnol s'appellât Bedemare ; & que des conjurez euſſent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Eliot ; cela ſeul en France eût pû faire tomber la Piéce.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'aſſembler tous les Conjurez. Renaud prend leurs ſermens, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, & jette de temps en temps des regards inquiets & ſoupçonneux ſur Jaffier dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours patétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de S. Réal.

Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a

aveuglé les plus clairs-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis... nous vivons, & notre vie sera bien-tôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.

Qu'a fait l'Auteur François ? Il a craint de hazarder tant de Personnages sur la Scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une foible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux Conjurez. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette Scène Angloise est au-dessus de la Françoise, la Piéce d'Otway fût-elle d'ailleurs monstrueuse.

Avec quel plaisir n'ai-je point vû à Londres votre Tragédie de Jules Cesar, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre Nation ? Je ne prétens pas assurément approuver les irrégularitez barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage composé dans un siécle d'ignorance, par un homme qui même ne sçavoit pas le Latin, & qui n'eut de Maître que son génie ; mais au milieu de tant de fautes grossieres, avec quel ravissement je voyois Brutus tenant encore

Examen de Jules Cesar de Shakesper.

un poignard teint du ſang de Céſar, aſſembler le Peuple Romain, & lui parler ainſi du haut de la Tribune aux Harangues.

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, qu'il ſçache que Brutus ne l'étoit pas moins : Oüi, je l'aimois, Romains, & ſi ſi vous me damandez pourquoi j'ai verſé ſon ſang, c'eſt que j'aimois Rome davantage. Voudriez-vous voir Céſar vivant, & mourir ſes eſclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par ſa mort? Céſar étoit mon ami, je le pleure; il étoit heureux, j'applaudis à ſes triomphes; il étoit vaillant, je l'honore; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous aſſez lâche pour regretter la ſervitude. S'il en eſt un ſeul, qu'il parle, qu'il ſe montre; c'eſt lui que j'ai offenſé : Y a-t-il quelqu'un aſſez infâme pour oublier qu'il eſt Romain? Qu'il parle, c'eſt lui ſeul qui eſt mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Perſonne; Non, Brutus, perſonne.

BRUTUS.

Ainſi donc je n'ai offenſé perſonne. Voi-

ci le corps du Dictateur qu'on vous apporte ; les derniers devoirs lui ſeront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de Céſar, en retirera le même avantage que moi & que chacun de vous, le bonheur ineſtimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette Scène, Antoine vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui Brutus avoit inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. Antoine par un diſcours artificieux ramene inſenſiblement ces eſprits ſuperbes, & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de Céſar, & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vangeance.

Peut-être les François ne ſouffriroient pas que l'on fît paroître ſur leur Theâtre un Chœur compoſé d'Artiſans & de Plébeïens Romains ; que le corps ſanglant de Céſar y fût expoſé aux yeux du peuple, &

qu'on excitât ce peuple à la vangeance du haut de la Tribune aux Harangues; c'eſt à la Coutume qui eſt la Reine de ce monde, à changer le goût des Nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Spectacles horribles chez les Grecs.

Les Grecs ont hazardé des Spectacles non moins révoltans pour nous. Hippolite briſé par ſa chute, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. Philoctete tombe dans ſes accès de ſouffrance, un ſang noir coule de ſa playe. OEdipe couvert du ſang qui dégoûte encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de Clitemneſtre que ſon propre fils égorge; & Electre crie ſur le Théâtre: *Frappez; ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre pere.* Prometée eſt attaché ſur un Rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les furies répondent à l'ombre ſanglante de Clitemneſtre par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de Tragédies Grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſçai bien que les Tragiques Grecs, d'ailleurs ſuperieurs aux Anglois, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur,

reur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'Art étoit dans ſon enfance à Athènes du temps d'Achille, comme à Londres du temps de Shakeſpear ; mais parmi les grandes fautes des Poëtes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vray pathétique & de ſinguliéres beautez ; & ſi quelques François qui ne connoiſſent les Tragédies & les mœurs étrangeres que par des traductions & ſur des oüi-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureroient qu'une roze ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteroient les épines à tâtons.

Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſurtout les Anglois ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles ; nous autres François auſſi ſcrupuleux que vous avez été témeraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la Scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans Shakeſpear, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont

imité que ſes défauts ; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paroiſſent encore que dégoûtantes & horribles aux François, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourroient nous faire une ſorte de plaiſir, dont nous ne nous doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui par l'Art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos Héros & à nos Héroïnes de Théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne ? La Scène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'Atalide qui ſe poignarde pour ſon Amant, qu'elle ne le ſeroit par le meurtre de Céſar ? Et ſi le ſpectacle du fils de Caton qui paroît mort aux yeux de ſon pere, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain, ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance Françoiſe, ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les François ne s'y accoutumeroient-ils pas ? la nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix de ne point enſanglan-

ter la Scène, de ne point faire parler plus de trois Interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſemble, pourroient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs; il n'en eſt pas des regles de la bienſéance toujours un peu arbitraire, comme des régles fondamentales du Théâtre qui ſont les trois unitez. Il y auroit de la foibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inſéré dans une Piéce trop d'événemens, la raiſon de cette faute: s'il eſt de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa Piéce d'un ſeul fait, & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'auroit pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un Palais, comme l'éxige la vraiſemblance. Bienſéances & unitez.

Il en eſt tout autrement de celui qui hazarderoit un ſpectacle horrible ſur le Théâtre; il ne choqueroit point la vraiſemblance, & cette hardieſſe loin de ſuppoſer de la foibleſſe dans l'Auteur, demanderoit au contraire un grand génie, pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action qui ſans un ſtile ſublime, ne ſeroit qu'atroce & dégoûtante.

Cinquiéms Acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre Grand Corneille dans sa Rodogune. Il fait paroître une mere qui en présence de sa Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille après avoir tué son autre fils de sa propre main ; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinoit.

Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodiguez, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautez demandent une grande circonspection, & une éxécution de Maître. Les Anglois eux-mêmes avouent que Shakespear, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait pû faire évoquer & parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst walk, but he.

Pompe & dignité du spectacle dans la Tragédie.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendroit insipide, si elle étoit souvent répétée ; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparoître souvent dans les Histoires.

La ſeule Piéce où M. de Racine ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant ſur un Trône, ſa nourrice & des Prêtres qui l'environnent ; une Reine qui commande à ſes Soldats de le maſſacrer, des Levites armez qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique ; mais ſi le ſtile ne l'étoit pas auſſi, elle n'étoit que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes ; autrement on ne ſeroit qu'un décorateur, & non un Poëte Tragique. Il y a près de trente années qu'on répréſenta la Tragédie de Monteſume à Paris, la Scène ouvroit par un ſpectacle nouveau ; c'étoit un Palais d'un goût magnifique & barbare ; Monteſume paroiſſoit avec un habit ſingulier ; des Eſclaves armez de fléches étoient dans le fonds ; autour de lui étoient huit Grands de ſa Cour, proſternez le viſage contre terre : Monteſume commençoit la Piéce en leur diſant,

Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma, mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette Tragédie.

Pour moi j'avouë que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la Scène Françoiſe le Sénat de Rome en robbes rouges, allant aux Opinions. Je me ſouvenois que lorſque j'introduiſis autrefois dans OEdipe un Chœur de Thébains qui diſoit,

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours.
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours.

Le Parterre au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvoit être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'Acteurs peu accoutumez, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les Sénateurs, quand Titus eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Péres de Rome, qui ſans doute devroient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté.

Au reſte, MYLORD, s'il y a quelques endroits paſſables dans cet Ouvrage, il faut que j'avouë que j'en ai l'obligation à des Amis qui penſent comme vous. Ils m'encourageoient à tempérer l'auſtérité

de Brutus par l'amour paternel, afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il ſe fait en condamnant ſon fils. Ils m'exhortoient à donner à la jeune Tullie un caractere de tendreſſe & d'innocence, parce que ſi j'en avois fait une Héroïne altiere, qui n'eût parlé à Titus que comme à un Sujet qui devoit ſervir ſon Prince; alors Titus auroit été avili, & l'Ambaſſadeur eût été inutile. Ils vouloient que Titus fût un jeune homme furieux dans ſes paſſions, aimant Rome & ſon Pere, adorant Tullie, ſe faiſant un devoir d'être fidéle au Sénat même dont il ſe plaignoit, & emporté loin de ſon devoir par une paſſion dont il avoit cru être le maître.

Conſeils d'un excellent Critique.

En effet, ſi Titus avoit été de l'avis de ſa Maitreſſe, & s'étoit dit à lui-même de bonnes raiſons en faveur des Rois, Brutus alors n'eût été regardé que comme un Chef de Rebelles, Titus n'auroit plus eu de remords, ſon Pere n'eût plus excité la pitié.

Gardez, me diſoient-ils, que les deux enfans de Brutus paroiſſent ſur la Scène; vous ſçavez que l'intérêt eſt perdu quand il ſe partage: mais ſurtout que votre Piéce ſoit ſimple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité

des événemens & des intérêts compliquez, n'eſt que la reſſource des génies ſtériles, qui ne ſçavent pas tirer d'une ſeule paſſion de quoi faire cinq Actes. Tâchez de travailler chaque Scène comme ſi c'étoit la ſeule que vous euſſiez à écrire. Ce ſont les beautez de détail qui ſoutiennent les Ouvrages en vers, & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la maniere ſinguliere de dire des choſes communes, c'eſt cet Art d'embellir par la diction ce que penſent, & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les Grands Poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchez, ni avanture Romaneſque dans le quatriéme Livre de Virgile; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. Racine n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. Corneille n'eſt véritablement Grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenez-vous de ce précepte de M. Deſpreaux,

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon Ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'Ouvrages Dramatiques, que l'Art d'un Acteur, & la figure & la voix d'une Actrice ont fait

valoir ſur nos Théâtres. Combien de Piéces mal écrites ont eû plus de repréſentations que Cinna & Britannicus ; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces foibles Poëmes, au lieu qu'on ſçait Britannicus & Cinna par cœur. En vain le Regulus de Pradon a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes, l'Ouvrage & tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſez, tandis que leurs Auteurs s'applaudiſſent dans leurs Préfaces.

De l'amour.

Il me ſemble ; MYLORD, que vous m'allez demander comment des Critiques ſi judicieux ont pû me permettre de parler d'amour dans une Tragédie dont le titre eſt *Junius Brutus*, & de mêler cette paſſion avec l'auſtére vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambaſſadeur ?

On reproche à notre Nation d'avoir amolli le Théâtre par trop de tendreſſe, & les Anglois méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiécle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettrez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matiere ?

Vouloir de l'amour dans toutes les Tragédies me paroît un goût efféminé ; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le Théâtre ſoit Tragique, ſoit Comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines ; l'ambition d'un Prince eſt repréſentée dans la Tragédie ; la Comédie tourne en ridicule la vanité d'un Bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une Citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de Phédre ; de même l'amour vous amuſe dans un Roman, & il vous tranſporte dans la Didon de Virgile.

L'amour dans une Tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'Enéide ; il n'eſt à reprendre que ; quand il eſt amené mal à propos, ou traité ſans Art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le Théâtre d'Athènes. Premiérement, parce que leurs Tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des Spectateurs étoit plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement, parce que les femmes menoient une vie infiniment plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les Poëtes en étoient moins invitez à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens infinis qu'elle demande.

Une troiſiéme raiſon qui me paroit aſſez forte, c'eſt que l'on n'avoit point de Comédiennes ; les rolles de femme étoient jouez par des hommes maſquez. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris, & il faut avouer que les Auteurs n'auroient guéres entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avoient jamais fait parler les Oldeélds, ou les Duclos & les Lecouvreur, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos Héros de Théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégenere quelquefois en débauche.

Dans notre Alcibiade, Piéce très-ſuivie, mais foiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-tems ces mauvais vers que récitoit d'un ton ſéduiſant l'Eſopus du dernier ſiécle.

Ah ! lorſque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiſſant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides ou diſtraits
Que mes ſoins de ſon cœur ont pû troubler la paix,
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle.

Dans ces momens ſi doux j'ai cent fois éprouvé ;
Qu'un mortel peut gouter un bonheur achevé.

Dans votre Veniſe ſauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, & elle s'en plaint en termes aſſez indécens, juſqu'à dire qu'il eſt venu à elle *un button d.*

Pour que l'amour ſoit digne du Théâtre Tragique, il faut qu'il ſoit le nœud néceſſaire de la Piéce, & non qu'il ſoit amené par force pour remplir le vuide de vos Tragédies & des nôtres qui ſont toutes trop longues ; il faut que ce ſoit une paſſion véritablement Tragique, regardée comme une foibleſſe, & combattuë par des remords : Il faut ou que l'amour conduiſe aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il eſt dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'elle n'eſt pas invincible ; ſans cela ce n'eſt plus qu'un amour d'Eglogue ou de Comédie.

C'eſt à vous, MYLORD, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions ; mais que vos Amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre Nation par ce Diſcours, & par cette Tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les Lettres en France avec moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens

que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſapprouvez, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

Au reſte, je dois vous dire que dans le grand nombre de fautes dont cette Tragédie eſt pleine, il y en a quelques-unes contre l'exacte pureté de notre Langue. Je ne ſuis point un Auteur aſſez conſidérable pour qu'il me ſoit permis de paſſer quelquefois pardeſſus les régles ſéveres de la Grammaire.

Il y a un endroit où Tullie dit,

Rome & moi dans un jour ont vû changer leur ſort.

Il falloit dire pour parler purement,

Rome & moi dans un jour avons changé de ſort.

J'ai fait la même faute en deux ou trois endroits, & c'eſt beaucoup trop dans un Ouvrage dont les défauts ſont rachetez par ſi peu de beautez.

Catalogue abregé de quelques Livres qui ſe trouvent chez le même Libraire.

L'Antiquité du P. Montfaucon en 15 Volumes in folio.

Hiſtoire des Juifs par M. Arnaud d'Andilly, in fol. remplie de planches gravées en taille-douce d'Hollande.

Hiſtoire generale d'Eſpagne de Mariana, traduite en François, en ſix Vol. in quarto, avec des Cartes, des Notes, & des Médailles.

Hiſtoire d'Angleterre de Rapin Thoiras, in 4. 10. Vol. de Hollande.

La Henriade de M. de Voltaire, in 8. Nouvelle Edition de Londres, corrigée & augmentée par l'Auteur de beaucoup de Vers, de Notes, & d'une Préface Hiſtorique. 1731.

*De M. d'*HAMILTON.

Le Conte du Bélier, in 12. 1730.

Les quatre Facardins, in 12. 1730.

Hiſtoire de Fleur d'Epine, in 12. 1730.

Oeuvres mêlées en Proſe & en Vers par le même, in 12. 1731.

Mémoires de la vie du Comte de Grammont par le même. Nouvelle Edition, in 12. 1731. d'Hollande, corrigée & augmentée d'une Epitre Dédicatoire, & d'un Abregé de la Vie de l'Auteur.

Eſſay Philoſophique concernant l'entendement

humain par M. Locke, in 4. de Hollande.
Mémoires de la vie du Czar dernier mort. in 12. 4. Vol. d'Hollande.
Oeuvres de M. l'Abbé de S. Réal. Nouvelle Edition corrigée & augmentée en 5 vol. in 12. 1730.
Les Oeuvres de Rouſſeau, in 12. 4. vol. d'Hollande, avec toutes les figures.
Métamorphoſes d'Ovide, par M. l'Abbé Banier, in 12. 3 vol. avec Figures.
Amoſis Prince Egyptien. Hiſtoire merveilleuſe.
Hypalque Prince Scythe. Hiſtoire merveilleuſe.
Les Freres jumeaux. Nouvelle Hiſtorique tirée de l'Eſpagnol, in 12. 1730.
Les Veillées de Theſſalie, in 12. 1731. ſous preſſe.
Amuſemens ſérieux & comiques par Dufreny, in 12.
Lettres ſur les Anglois & ſur les François, & ſur les voyages, in 12. d'Hollande.
Oeuvres d'Horace par M. Dacier, in 12. 10 vol. de Hollande.
Le Térence de Madame Dacier, in 12. 3. vol. remplis de Figures de Hollande.
Nouveaux Contes à rire, ou Avantures plaiſantes, in 12. 2. vol. de Hollande, remplis de Figures.
Supplément au Dictionnaire de M. Bayle, in fol. Genêve.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, }
VALERIUS PUBLICOLA, } Consuls.

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, Confidente de Tullie.

ARONS, Ambassadeur de Porsenna.

MESSALA, Ami de Titus.

PROCULUS, Tribun Militaire.

ALBIN, Confident d'Arons.

SENATEURS.

LICTEURS.

BRUTUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le Theâtre repréſente une partie de la Maiſon des Conſuls ſur le Mont Tarpeïen ; le Temple du Capitole ſe voit dans le fonds. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le Temple & la Maiſon, devant l'Autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, Conſuls, préſident à cette aſſemblée ; les Sénateurs ſont rangés en demi cercle. Des Lacteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derriere les Sénateurs.

BRUTUS.

DEſtructeurs des Tirans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos Vertus, & nos Loix ;
Enfin notre Ennemi commence à nous connoître.
Ce ſuperbe Toſcan, qui ne parloit qu'en maître,

Porſenna, de Tarquin, ce formidable appui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre, de ſon camp, les rivages du Tibre;
Reſpecte le Senat, & craint un Peuple libre.
Aujourd'hui devant vous, abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traitter par un Ambaſſadeur;
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Senateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce Temple: & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoiqu'il vienne annoncer, quoiqu'on puiſſe en attendre;
Il le faut à ſon Roy renvoyer, ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes Ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre Fils, il eſt vrai, vangeur de ſa Patrie,
A deux fois repouſſé le Tiran d'Etrurie;
Je ſçai tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſçai qu'à votre exemple il ſauva les Romains;

Mais ce n'eſt point aſſez. Rome, aſſiegée encore,
Voit dans les champs voiſins ces Tirans qu'elle ab-
horre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux Ordres du Sénat,
Raſſé par nos Loix, qu'il ſorte de l'Etat,
De ſon coupable aſpect, qu'il purge nos Frontiéres:
Et nous pourrons enſuite écouter ſes priéres.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous
tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roy m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil, ou de dextérité,
Inſulter ou trahir, avec impunité.
Rome n'écoute point leur ſéduiſant langage;
Tout art t'eſt étranger, combattre eſt ton partage;
Confonds tes ennemis, de ta gloire irrités;
Tombe, ou puni les Rois; ce ſont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome ſçait à quel point ſa liberté m'eſt chére,
Mais, plein du même eſprit, mon ſentiment différe;
Je voy cette Ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains;
Accoutumons des Rois la fierté deſpotique,
A traiter en égale avec la République,
Attendant que du Ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets.
Arons vient voir ici Rome, encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous ſommes;
Et l'eſclave d'un Roy va voir enfin des hommes;
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards;
Il la verra dans vous, vous êtes ſes remparts.
Qu'il revere en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble,
Qu'il paroiſſe au Sénat, qu'il l'écoute, & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe levent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous, l'ordonnez. A regret j'y ſouſcris;
Licteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts;
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers;
De notre liberté ſoûtenez la querelle;
Brutus en eſt le pere, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

Arons entre par le côté du Theâtre, précedé de deux Licteurs, & d'Albin ſon Confident, il paſſe devant les Conſuls & le Sénat, qu'il ſaluë, & il va s'aſſeoir ſur un ſiege préparé pour lui ſur le devant du Theâtre.

ARONS.

COnſuls, & vous Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages Ennemis!

De voir tous ces Héros, dont l'équité ſévére
N'eut juſques aujourd'hui qu'un réproche à ſe faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin, par la voix de Brutus ;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réünit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui ménace & qui craint, regne & ſert en un jour ;
Dont l'audace,.....

BRUTUS.

Arrêtez, ſçachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les Citoyens de Rome;
La gloire du Sénat eſt de repréſenter
Ce Peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittés l'art avec nous, quittés la flatterie ;
Ce poiſon qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
N'eſt point encore connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,

Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe;
Vous voyez quel orage éclate autour de vous;
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſûrer aux Romains qu'une chute plus belle:
Sa victoire affoiblit vos remparts déſolés.
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne réfuſez plus une paix néceſſaire.
Si du Peuple Romain le Sénat eſt le pére,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vangeurs ſi redoutés;
Vous des droits des mortels éclairés interprétes,
Vous qui jugez les Rois, regardés où vous êtes;
Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
Où jadis, atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roy, jurer d'être fidèle,
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?

Qui du front de Tarquin ravit le diadême ?
Qui peut de vos ſermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alleguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus ;
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vû dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux ;
Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte,
De ſon Peuple & de lui tel étoit le lien ;
Il nous rend nos ſermens, lorſqu'il trahit le ſien ;
Et dès qu'aux Loix de Rome il oſe être infidèle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il ſeroit vray que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-de-là ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe ;

Quel homme eſt ſans erreur? & quel Roi ſans foibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nez tous ſes ſujets, vous faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable pére.
Il détourne les yeux, le plaint, & le révére.
Les droits des Souverains, ſont-ils moins prétieux?
Nous ſommes leurs enfans, leurs Juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colére,
N'allez pas mériter un preſent plus ſévére,
Trahir toutes les Loix, en voulant les vanger;
Et renverſer l'Etat, au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux,
Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus temps; chaque Etat a ſes Loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix;

Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nez pour ſervir ſous des Maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fut eſclave comme eux.
La Grece entiere eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême;
Numa, qui fit nos Loix, y fut ſoûmis lui-même;
Rome enfin, je l'avoüe, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous, elle a choiſi ſes Rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur Cour, avec la tyrannie.

Il ſe leve;

Pardonnez-nous grands Dieux! ſi le Peuple Romain
A tardé ſi long-temps à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrieres,
De notre obéiſſance a rompu les barrieres.
Sous un Sceptre de fer tout ce Peuple abbatu,

A force de malheurs a repris ſa vertu;
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes:
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvoient, à leur tour, être las des Tirans.

Les Conſuls deſcendent vers l'Autel, & le Sénat ſe leve.

O Mars! Dieu des Héros, de Rome, & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton Autel ſacré, Mars, reçoi nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans!
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvoit un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments:
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans, que Rome entiere abhorre.

ARONS,

avançant vers l'Autel.

Et moi, ſur cet Autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du Roy que vous abandonnez,

Au nom de Porfenna, vangeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Senateurs font un pas vers le Capitole.

Senateurs arrêtez, ne vous ſéparez pas ;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats ;
La Fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime, à Rome conſacrée ?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon pere, & tous les Souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſoient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnez ?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connoiſſez bien mal, & Rome, & ſon génie.
Ces Senateurs & moi, vangeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre, & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cédent ;
Leur gloire eſt de dompter les Rois qui les poſſédent.

Prenez cet Or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux Sang d'un Tiran odieux;
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa Famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la Cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe.
Mais je ſçais ce qu'on doit de bontez & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſur tout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye;
Mon cœur même en conçoit une ſecrette joye.
Qu'aux Tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux;
Que la haine de Rome, & le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'Or qu'il faut y conduire;
Rome vous donne un jour; ce temps doit vous ſuffire;
Ma maiſon cependant eſt votre ſûreté:
Joüiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce;
Ce ſoir à Porſenna reportez ſa réponſe.

Reportez-lui la guerre : & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû, dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole, allons orner le faîte
Des lauriers, dont mon fils vient de ceindre sa tête ;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge.
Dieux, protegez ainsi contre nos Ennemis
Le Consulat du Pere, & les armes du Fils !

SCENE III.

ARONS, ALBIN,

Qui sont supposés être entrés de la salle d'Audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat, qui se croit invincible ?
Il le seroit Albin, si Rome avoit le temps

D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans ;
Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la Cour & l'eſclavage
Amoliſſoit leurs mœurs, énervoit leur courage ;
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans, ne troubloient point la paix ;
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces Lions, que leur Maître avoit rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage, & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde,
Des maux de l'Italie, & des troubles du monde :
Affranchiſſons la terre, & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinoient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t'il ? pourrai-je ici l'entendre ?
Oſera-t'il.....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre;
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire,
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire.
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du païs excitoient ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même;
Impénétrable, & calme, en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autre fois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin, régnant, me reçut dans ces lieux:
Et ſes Lettres depuis, ... mais je le vois paroître.

SCENE IV.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GEnéreux Meſſala, l'appuy de votre maître,
Eh bien, l'Or de Tarquin, les préſens de mon Roy
Des Sénateurs Romains, n'ont pu tenter la foy!
Les plaiſirs d'une Cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis, n'ont pu porter d'atteinte!
Ces fiers Patriciens, ſont-ils autant de Dieux
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans interêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de regner;
Leur orgueïl foule aux pieds l'orgueïl du Diadême;
Ils ont briſé le joug, pour l'impoſer eux-même;

TAYLOR INST. OXFORD

De notre liberté ces illuſtres vangeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs;
Sous les noms ſéduiſants, de Patrons, & de Peres,
Ils affectent des Rois les démarches altieres;
Rome a changé de fers, & ſous le joug des Grands,
Pour un Roy qu'elle avoit, a trouvé cent Tirans.

ARONS.

Parmi vos Citoyens, en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état, leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encore enyvrés;
Le plus vil Citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois, penſe être Roy lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis,
Qui dédaignant l'erreur des Peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & le bras
Sont faits pour ébranler, ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains, que faut-il que j'eſpere?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire;
Tout leur ſang eſt à vous; mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point, du devoir fanatique,
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour vanger un Tiran qui ne les connoît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître
Il les oublira tous, ou les craindra peut-être.
Je connois trop les Grands; dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bien-tôt ennemis:
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dedain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un Chef, digne de leur courage,

Dont le nom ſeul impoſe à ce Peuple volage.
Un Chef aſſez puiſſant, pour obliger le Roy,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foy;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un Chef aſſez hardi pour vanger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus.....

MESSALA.

Il eſt l'apui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant.....

ARONS,

De quel œil voit-il les injuſtices;
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome; & toute ſa valeur
En vain du Conſulat lui mérita l'honneur;
Je ſçai qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſçai qu'il murmure;
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure;

Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe;
Dans le Champ de la Gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer;
La boüillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire.
Mais que de Préjugez nous aurions à détruire?
Rome, un Conſul, un pere, & la haine des Rois,
Et l'horreur de la honte, & ſur tout ſes exploits.
Connoiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflâme;
Il brûle pour Tullie;

ARONS.

Il l'aimeroit?

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur,
Il en rougit lui-même: & cette ame infléxible
N'oſe avoüer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible;

Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens & du cœur d'un ſeul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome !

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe ; un peu d'experience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience ;
Je lirai dans ſon ame : & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége, où j'attens les Romains.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

Le Théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un Appartement du Palais des Conſuls.

TULLIE. ALGINE.

ALGINE.

OUi vous allez regner; le deſtin moins ſévere
Vous rend tout ce qu'il ôte à Tarquin votre pere;
Un hymen glorieux va ranger ſous vos loix
Un Peuple obéiſſant, & fidèle à ſes Rois!
Un grand Roy vous attend; l'heureuſe Liguriе
Va vous faire oublier cette ingratе Patrie.
Cependant votre cœur ouvert aux déplaiſirs,
Dans ſes proſpérités s'abandonne aux ſoupirs;
Vous accuſez les Dieux qui pour vous s'attendriſſent
Vos yeux ſemblent éteints des pleurs qui les rempliſſent.

Ah! ſi mon amitié, partageant vos malheurs,
N'a connu de tourmens, que vos ſeules douleurs;
Si vous m'aimez, parlez; quel chagrin vous dévore?
Pourriez-vous en partant regretter Rome encore?

TULLIE.

Rome? ſéjour ſanglant de carnage & d'horreur!
Rome? tombeau du Trône & de tout mon bonheur!
Lieux où je ſuis encore aux fers abandonnée!
Demeure trop funeſte au ſang dont je ſuis née;
Rome! pourquoi faut-il qu'en cet affreux ſéjour
Un Héros vertueux, Titus ait vû le jour?

ALGINE.

Quoi! de Titus encor l'ame préoccupée,
Vous en gémiſſiez ſeule, & vous m'aviez trompée?
Quoi! vous qui vous vantiez de ne voir en Titus
Que l'ennemi des Rois, que le fils de Brutus;
Qu'un deſtructeur du Trône, armé pour ſa ruine;
Vous qui le haiſſiez....

TULLIE.

Je le croïois, Algine.

Honteuſe de moi-même, & de ma folle ardeur,
Je cherchois à douter du crime de mon cœur.
Avec toi renfermée, & fuïant tout le monde,
Me livrant dans tes bras à ma douleur profonde,
Hélas! je me flattois de pleurer avec toi,
Et la mort de mon frere, & les malheurs du Roy.
Ma douleur quelquefois me ſembloit vertueuſe;
Je détournois les yeux de ſa ſource honteuſe;
Je me trompois; pardonne, il faut tout avoüer.
Ces pleurs que tant de fois tu daignas eſſuyer,
Que d'un frere au tombeau me demandoit la cendre,
L'amour les arracha; Titus les fit répandre.
Je ſens trop à ſon nom d'où partoient mes ennuis;
Je ſens combien je l'aime, alors que je le fuis;
Cet ordre, cet hymen, ce départ qui me tuë,
M'arrachent le bandeau, qui me couvroit la vûë;
Tu vois mon ame entiere, & toutes ſes erreurs.

ALGINE.

Fuyez donc à jamais ces fiers Uſurpateurs;
Pour le ſang des Tarquins Rome eſt trop redoutable.

TULLIE.

Hélas ! quand je l'aimai, je n'étois point coupable,
C'eſt toi ſeule, c'eſt toi, qui vantant ſes vertus
Me découvris mes feux, à moi-même inconnus.
Je ne t'accuſe point du malheur de ma vie ;
Mais lorſque dans ces lieux la paix me fut ravie,
Pourquoi démêlois-tu ce timide embarras,
D'un cœur né pour aimer, qui ne le ſçavoit pas ?
Tu me peignois Titus, à la Cour de mon pere
Entraînant tous les cœurs empreſſés à lui plaire ;
Digne du ſang des Rois, qui coule avec le ſien ;
Digne du choix d'un pere, & plus encor du mien.
Hélas ! en t'écoutant ma timide innocence
S'enivra du poiſon d'une vaine eſpérance.
Tout m'aveugla. Je crus découvrir dans ſes yeux,
D'un feu qu'il me cachoit l'aveu reſpectueux ;
J'étois jeune, j'aimois, je croïois être aimée.
Chere & fatale erreur qui m'avez trop charmée !
O douleur ! ô revers plus affreux que la mort !
Rome & moi dans un jour ont vu changer leur ſort.

Le fier Brutus arrive; il parle, on ſe ſouleve;
Sur le Trône détruit, la liberté s'éleve;
Mon Palais tombe en cendre, & les Rois ſont proſcrits.
Tarquin fuit ſes ſujets, ſes Dieux, & ſon Païs;
Il fuit, il m'abandonne, il me laiſſe en partage,
Dans ces lieux déſolés, la honte, l'eſclavage,
La haine qu'on lui porte; &, pour dire encor plus,
Le poids humiliant des bienfaits de Brutus;
La guerre ſe déclare, & Rome eſt aſſiégée;
Rome tu ſuccombois, j'allois être vangée;
Titus, le ſeul Titus, arrête tes deſtins!
Je voi tes murs tremblans, ſoutenus par ſes mains;
Il combat, il triomphe; ô mortelles allarmes!
Titus eſt en tout temps la ſource de mes larmes.

Entens-tu tous ces cris? vois-tu tous ces honneurs
Que ce Peuple décerne à ſes Triomphateurs?
Ces aigles à Tarquin par Titus arrachées,
Ces dépoüilles des Rois à ce Temple attachées;
Ces lambeaux prétieux d'étendarts tout ſanglans,
Ces couronnes, ces chars, ces feſtons, cet encens,

Tout annonce en ces lieux ſa gloire & mon outrage.
Mon cœur, mon lâche cœur l'en chérit davantage.
Par ces triſtes combats, gagnés contre ſon Roy,
Je vois ce qu'il eût fait, s'il combattoit pour moi;
Sa valeur m'ébloüit, cet éclat qui m'impoſe,
Me laiſſe voir ſa gloire, & m'en cache la cauſe.

ALGINE.

L'abſence, la raiſon, ce Trône où vous montez,
Rendront un heureux calme à vos ſens agitez;
Vous vaincrez votre amour, & quoiqu'il vous en coute,
Vous ſçaurez ...

TULLIE.

Ouï mon cœur le haïra ſans doute.
Ce fier Républicain, tout plein de ſes exploits,
Voit d'un œil de courroux la fille de ſes Rois;
Ce jour, tu t'en ſouviens, plein d'horreur & de gloire;
Ce jour que ſignala ſa prémiere victoire,
Quand Brutus enchanté le reçut dans ces lieux,
Du ſang de mon parti tout couvert à mes yeux;
Incertaine, tremblante, & démentant ma bouche,

J'interdis ma préſence à ce Romain farouche.
Quel penchant le cruel ſentoit à m'obéïr !
Combien depuis ce temps il ſe plaît à me fuir?
Il me laiſſe à mon trouble, à ma foibleſſe extrême,
A mes douleurs.

ALGINE.

On vient. Madame c'eſt lui-même.

SCENE II.

TITUS. TULLIE. ALGINE.

TITUS, *au fond du Théâtre.*

Voyons-la, n'écoutons que mon ſeul déſeſpoir;

TULLIE.

Dieux! je ne puis le fuir, & tremble de le voir.

TITUS.

Mon abord vous ſurprend, Madame; & ma préſence
Eſt à vos yeux en pleurs, une nouvelle offenſe;
Mon cœur s'étoit flatté de vous obéir mieux;

Mais vous partez. Daignez recevoir les adieux
D'un Romain qui pour vous eût prodigué ſa vie;
Qui ne vous préféra que ſa ſeule Patrie;
Qui le feroit encor; mais qui dans ces combats,
Où l'amour du Païs précipita ſes pas,
Ne chercha qu'à finir ſa vie infortunée;
Puiſqu'à vous offenſer les Dieux l'ont condamnée.

TULLIE.

Dans quel temps à mes yeux le cruel vient s'offrir!
Quoi vous! fils de Brutus, vous que je dois haïr?
Vous, l'auteur inhumain des malheurs de ma vie,
Vous opprimez mon pere, & vous plaignez Tullie?
Dans ce jour de triomphe, & parmi tant d'honneurs,
Venez-vous à mes yeux joüir de mes douleurs?
Tant de gloire ſuffit. N'y joignez point mes larmes.

TITUS.

Le Ciel a de ma gloire empoiſonné les charmes.
Puiſſe ce Ciel pour vous plus juſte deſormais,
A vos malheurs paſſés égaler ſes bienfaits!
Il vous devoit un Trône; allez regner Madame,

Partagez d'un grand Roi la Couronne & la flâme;
Il ſera trop heureux; il combattra pour vous;
Et c'eſt le ſeul des Rois dont mon cœur eſt jaloux;
Le ſeul dans l'Univers, digne de mon envie.

TULLIE.

Calme ton trouble affreux, malheureuſe Tullie;
Sortons... où ſuis-je?

TITUS.

Hélas! où vais-je m'emporter?
Mon ſort eſt-il toujours de vous perſécuter?
Eh bien! voyez mon cœur; & daignez me connoître;
Je fus votre ennemi, Madame, & j'ai du l'être;
Mais pour vous en vanger, les deſtins en courroux
M'avoient fait votre eſclave, en m'armant contre vous;
Ce feu que je condamne, autant qu'il vous offenſe,
Né dans le deſeſpoir, nourri dans le ſilence,
Accru par votre haine, en ces derniers momens
Ne peut plus devant vous ſe cacher plus long-temps;
Puniſſez, confondez un aveu témeraire;

Secondez mes remords, armez votre colere ;
Je n'attens, je ne veux ni pardon, ni pitié ;
Et ne mérite rien que votre inimitié.

TULLIE.

Quels maux tu m'as cauſez, Brutus inéxorable !

TITUS.

Vangez-vous ſur ſon fils, il eſt le ſeul coupable.
Puniſſez ſes exploits, ſes feux, ſes cruautez ;
Il pourſuit votre Pere, il vous aime.

TULLIE.

Arrétez ; . . .
Vous ſçavez qui je ſuis, & qu'un Romain peut-être
Devoit plus de reſpect au ſang qui m'a fait naître ;
Mais je ne m'arme point contre un fils de Brutus,
Du vain orgueïl d'un rang qu'il ne reconnoît plus.
Je ſuis dans Rome encor, mais j'y ſuis priſonniere ;
Je porte ici le poids des malheurs de mon pere ;
Mes maux ſont votre ouvrage : & j'oſe me flatter
Qu'un Héros tel que vous n'y veut point inſulter,

Et

Qu'il ne recherche point la criminelle gloire,
De tenter ſur mon cœur une indigne victoire.
Mais ſi pour comble enfin de mes deſtins affreux
J'ai ſur vous en effet ce pouvoir malheureux,
Si le cœur d'un Romain connoît l'obéiſſance,
Si je puis commander, évitez ma préſence ;
Pour la derniere fois, ceſſez de m'accabler,
Et reſpectez les pleurs que vos mains font couler.

SCENE III.

TITUS *ſeul.*

QU'ai-je dit ? que ferai-je ? & que viens-je d'entendre ?
Juſqu'où ma paſſion m'a-t-elle pû ſurprendre ?
Ah ! pourquoi faites-vous, deſtin trop rigoureux,
Du jour de mon triomphe un jour ſi malheureux ?

SCENE IV.

TITUS. MESSALA.

TITUS.

MEssala, c'eſt-à-toi qu'il faut que je confie
Le trouble, le ſecret, le crime de ma vie;
Les orages ſoudains de mon cœur agité.

MESSALA.

Quoi, Seigneur! du Sénat l'injuſte autorité...

TITUS.

L'amour, l'ambition, le Sénat, tout m'accable.
De ce Conſeil de Rois l'orgueïl inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me diſpute un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang;
Au milieu du dépit, dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enleve Tullie.
On te l'enleve? hélas! trop aveugle courroux,
Tu n'oſois y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.

Dieux ! j'ai parlé ; ce feu que j'avois sçû contraindre,
S'irrite en s'échapant ; & ne peut plus s'éteindre.
Hélas ! ç'en étoit fait ; elle partoit ; mon cœur
De sa funeste flamme alloit être vainqueur.
Je devenois Romain, je sortois d'esclavage ;
Mais le Ciel a marqué ce terme à mon courage.
Quoi ! le fils de Brutus, un Soldat, un Romain,
Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin ?
Coupable envers Tullie, envers Rome, & moi-même.
Ce Sénat que je hai, ce fier objet que j'aime,
Le dépit, la vangeance, & la honte, & l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler ? mais avec confiance.

TITUS.

Toujours de tes Conseils j'ai chéri la prudence.
Parle, fais-moi rougir de mes emportemens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour, & vos ressentimens.

Quoi ! faudra-t'il toujours que Titus autoriſe,
Ce Sénat de Tirans, dont l'orgueïl nous maîtriſe ?
Non, s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour,
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi ? pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, Amant ſans eſpérance,
Je vous verrois languir, victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat.
Ah ! peut-être Seigneur, un cœur tel que le vôtre,
Auroit pû gagner l'une, & ſe vanger ſur l'autre.

TITUS.

Dequoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu ;
Moi, j'aurois pû fléchir, ſa haine ou ſa vertu ?
Hélas ! ne vois-tu pas les fatales barrieres,
Qu'élevent entre nous nos devoirs, & nos peres ?
Vois-tu pas que ſa haine égale mon amour ?
Elle va donc partir !

MESSALA.

Ouï, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le Ciel lui rend juſtice,
Il la fit pour regner.

MESSALA.

Ah! ce Ciel plus propice
Lui deſtinoit peut-être un Empire plus doux.
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous...
Pardonnez; vous ſçavez quel eſt ſon héritage;
Son frere ne vit plus; Rome étoit ſon partage.
Je m'emporte Seigneur; mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon ſang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, croi moi, l'homme eſt libre, au moment qu'il veut l'être;
Je l'avoüe, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un Soldat ſçait dompter la molleſſe,
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre foibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah ! quel funeſte honneur !
Que me veut-il ? c'eſt lui qui m'enléve Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE V.

TITUS. ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pû pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui vange Rome, & ſoutient ſon païs,
Au bord du précipice, où le Sénat l'a mis,
Ah ! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,

Et d'un autre Adverſaire, & d'un Parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire auroit été payé?
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettroient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vû Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce Maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui né pour obéir ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui, qui, s'il n'uſurpoit les droits de la Couronne,
Devroit prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontez pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'éxamine point ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.

Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe.
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr;
Je le hai, mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle.
Vainqueurs de nos débats nous marchons réünis,
Et nous ne connoiſſons que vous pour ennemis;
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une Cour, & le Sceptre d'un Maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chere.
Quoique né ſous un Roy, j'en goûte les appas;

Vous vous perdez pour elle, & n'en joüiſſez pas.
Eſt-il donc entre nous rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République ?
Vos Loix ſont vos Tirans ; leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur.
Le Sénat vous opprime, & le Peuple vous brave.
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le Citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'éfarouche, il voit d'un œil ſévere
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le Décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſçai bien que la Cour, Seigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon Ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roy ſes dons les plus flatteurs ;
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.

Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un Maître, & le reſte vous ſert;
Ebloüi d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſéveres Loix ſe taiſent devant nous;
Ah! que né pour la Cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Il me l'a dit cent fois; il vous aimoit, Seigneur;
Il auroit avec vous partagé ſa grandeur.
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Auroit....

TITUS.

J'ai vû ſa Cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrois, il eſt vrai, mandier ſon appui,
Et ſon prémier eſclave être Tiran ſous lui.
Grace au Ciel, je n'ai point cette indigne foibleſſe;
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe;
Je ſens que mon deſtin n'étoit point d'obéir;
Je combattrai vos Rois; retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'aprouver cet excès de conſtance;
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance;
Il s'en ſouvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils, & ſon malheur,
Titus, me diſoit-il, ſoutiendroit ma Famille,
Et lui ſeul méritoit mon Empire & ma Fille.

TITUS, *en ſe détournant.*

Sa Fille! Dieux! Tullie? O! vœux infortunez!

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la ramene au Roy que vous abandonnez;
Elle va loin de vous, & loin de ſa Patrie,
Accepter pour époux le Roy de Ligurie;
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon Pere, opprimez ſon Etat.
J'eſpere que bien-tôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre, & ces Tours écraſées,
Du Sénat & du Peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE VI.

TITUS, *ſeul.*

IL ſort; en quel état, en quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ah douleur qui me preſſe!
Moi j'aurois pû!... mais non; Miniſtre dangereux,
Tu venois découvrir le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant, ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lû dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma foibleſſe, il retourne à ſa Cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour;
J'aurois pû l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le Ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie!
Grands Dieux! s'il étoit vrai... Quels vains égaremens
De leur erreur flatteuſe empoiſonnent mes ſens?
Cependant que j'embraſſe un image frivole,
Rome entiere m'appelle aux murs du Capitole.
Le Peuple raſſemblé ſous ces Arcs triomphaux,

Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux;
M'attend pour commencer les sermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.
Allons... mais j'y verrai ces Sénateurs jaloux;
Cette foule de Rois, l'objet de mon courroux.
Malheureux! ce Sénat, dont l'orgueïl t'humilie;
Le haïrois-tu tant, si tu n'aimois Tullie?
Tout révolte en ces lieux tes sens désesperez;
Tout paroît injustice à tes yeux égarez.
Va, c'est trop à la fois, éprouver de foiblesse.
Etouffe ton dépit, commande à ta tendresse?
Que tant de passions qui déchirent ton cœur,
Soient au rang des Tirans, dont Titus est vainqueur.

Fin du second Acte.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une Lettre à la main.*

JE commence à goûter une juſte eſpérance,
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence;
Tout ſuccéde à mes vœux. Oüi, cette Lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le Camp reglé l'heure fatale?
A-t-on bien obſervé la Porte Quirinale?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos Conjurés
Les Remparts cette nuit ne nous ſont point livrés?
Tarquin eſt-il content? croit-on qu'on l'introduiſe
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe.

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit:
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon Diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, Ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux;
Ou demain ſous ſes Loix Rome ſera rangée;
Rome en cendre peut-être, & dans ſon ſang plongée:
Mais il vaut mieux qu'un Roy ſur le Trône remis,
Commande à des Sujets malheureux & ſoumis,
Que d'avoir à dompter au ſein de l'abondance,
D'un Peuple trop heureux, l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attens ici la Princeſſe en ſecret.

A Meſſala.

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS. MESSALA.

ARONS.

EH bien ? qu'avez-vous fait ?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avois trop préſumé ; l'infléxible Titus
Aime trop ſa Patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueïl, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge, & de ſes paſſions,
Sembloient ouvrir ſon ame à mes ſéductions ;
Cependant qui l'eût cru ? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degré d'éfacer cette horreur,
Que pour le nom de Roy Rome imprime en ſon cœur.

En

En vain j'ai combattu ce préjugé sévère;
Le seul nom des Tarquins irritoit sa colere;
De son entretien même il m'a soudain privé;
Et je hazardois trop si j'avois achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespere.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frere,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déja gagné Tiberinus?
Par quels ressorts secrets? par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-temps,
De son frere & de lui, les honneurs différens.
Ces Drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces Festons de Lauriers, ces Pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,

Dans ces ſolemnitez volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui dans ſon ame aigrie
Echauffent le poiſon de ſa ſecrete envie.
Cependant que Titus ſans haine & ſans couroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon Char de Victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire.
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſçû peindre à ſes yeux
Dans une Cour brillante un rang plus glorieux;
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même;
Tous les honneurs de Rome, après le rang ſuprême;
Je l'ai vû s'éblouïr, je l'ai vû s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la Porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrété le cours de vos deſtins;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.

Gardez de hazarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du Conſulat il a brigué l'honneur,
Pourroit-il dédaigner ſa ſuprême grandeur
Du Trône avec Tullie un aſſûré partage?

MESSALA.

Le Trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur;
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la Fille, en déteſtant le Pere;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage;

Je ſçai quel eſt Titus : ardent, impétueux ;
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fiere ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flâme.
Avec plaiſir ſans doute il verroit à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperois, ſi j'oſois vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veüille ſe ſoumettre.
Je peu parler encor, & je vais aujourd'hui....

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui,
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours, & tout l'art ſéducteur
D'un Chef de Conjurés, & d'un Ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur foibleſſe ;
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà les Conjurés qui ſerviront mon Roy ;
C'eſt d'eux que j'attens tout ; ils ſont plus forts que moi.

Tullie entre. Meſſala ſe retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette Lettre,
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre;
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protegez mon Pere, & changez ſon deſtin.

Elle lit :

„ Le Trône des Romains peut ſortir de ſa cendre,
„ Le Vainqueur de ſon Roy peut en être l'appui.
„ Titus eſt un Héros; c'eſt à lui de défendre
„ Un Sceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie;
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez, refuſer le Roy de Ligurie,
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.

Ai-je bien lû ... Titus ? ... Seigneur .... eſt-il poſſible ?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors infléxible,
Pourroit ? mais, d'où ſçait-il ? . . . & comment ?
Ah ! Seigneur,
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triſte Princeſſe ;
Ne tendez point de piége à ma foible jeuneſſe.

ARONS.

Non Madame, à Tarquin je ne ſçais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre ;
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux ;
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire
Que le Ciel veut par vous relever cet Empire ;
Que ce Trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirois mon Pere, & ſerois à Titus !
Seigneur, il ſe pourroit . . . .

ARONS.

N'en doutez point Princeſſe,
Pour le ſang de ſes Rois ce Héros s'intereſſe.
De ces Républicains la triſte auſterité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage,
Il penche vers ſon Prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer;
Mais, puiſqu'il vous connoît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'ébloüir, peut voir un Diadême,
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui;
De l'Ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre Pere
Ce grand appui de Rome, & ſon Dieu tutelaire,
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
Et la cauſe d'un Pere, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE. ALGINE.

TULLIE.

Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change; & ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant la pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

A Algine.

Va le chercher, va, cours; Dieux! il m'évite encore;
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus, pour le Sénat, a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je! hélas! devrois-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurois voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sçai que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime;
Va, dis-je ...

Algine sort.

Cependant ce changement extrême ...
Ce Billet! ... De quels soins mon cœur est combattu
Eclatez mon amour, ainsi que ma vertu;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon Pere à mes feux va devoir sa Couronne!
De Titus & de lui je serois le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien?
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis, Rome je te pardonne;
Rome tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat tu vas tomber si Titus est à moi;
Ton Héros m'aime; tremble, & reconnois ton Roi.

SCENE V.

TITUS. TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai ? daignez vous voir encore
Cet odieux Romain, que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous ;
Cet Ennemi !

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avois ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir ?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte,

Commandez, épuiſez votre juſte courroux,
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ? mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine ;
Moi ! je ne ſerois plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princeſſe, achevez ; quel eſpoir enchanteur
M'éleve en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE.

En donnant la Lettre.

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon Pere.

Tandis qu'il lit ;

Je puis donc me flatter... mais quel regard ſévere !
D'où vient ce morne accueïl, & ce front conſterné !
Dieux....

TITUS.

Je ſuis des Mortels le plus infortuné ;
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,

M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, vous adore, & vous pers.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs, ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai déſormais
Que les choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un Diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus, un trop juſte pouvoir,
Autoriſant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le prémier moment où mon ame ravie
Peut de ſes ſentimens s'expliquer ſans rougir,
Ingrat! eſt le moment qu'il m'en faut repentir.

Que m'oſes-tu parler de malheur, & de crime?
Ah! ſervir des ingrats contre un Roy légitime;
M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits;
Ce ſont-là tes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toutepuiſſance,
Choiſi de recevoir, ou de donner la Loi;
D'un vil Peuple, ou d'un Trône, & de Rome, ou de moi;
Inſpirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la Lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, oſe mériter ta grace ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin? ....

TITUS.

D'être digne de vous;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,

Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais....

TITUS.

Non, pardonnez Princeſſe;
Pardonnez ma fureur, épargnez ma foibleſſe;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Je ne puis déſormais vous quitter, ni vous ſuivre,
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſçauroit vivre;
Et je mourrai plûtôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine;
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine;
Apportez moi pour dot, au lieu du rang des Rois,

L'amour de mon Païs, & l'amour de mes Loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre Mere,
Son Vangeur pour Epoux, Brutus pour votre Pere;
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la Fille des Rois doivent leur liberté....

TULLIE.

Je trahirois le Roi qui m'a donné la vie?

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang & ma Patrie?

TULLIE.

L'amour doit donc ſe taire, & ſans plus m'avilir;
Pour un Ingrat...

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, *Licteurs.*

BRUTUS, *à Tullie.*

MAdame, il eſt temps de partir;
Dans les prémiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pû vous rendre à vos Dieux domeſtiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa Famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa Fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:
Je vous privai d'un Pere, & dûs vous en ſervir;
Allez, & que du Trône, où le Ciel vous appelle,
L'infléxible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux Loix,

Tremblez

Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois ;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranloit la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin ;
Et que ce grand exemple où mon eſpoir ſe fonde
Soit la Leçon des Rois, & le Bonheur du Monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un Pere, & d'un Epoux,
Proculus va vous ſuivre à la Porte ſacrée.

TITUS, *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſperée !

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non... permettez, Seigneur,

Brutus & Tullie ſortent avec leur Suite.
Arons & Meſſala reſtent.

Dieux ! ne mourrai-je point de honte, & de douleur ?

A Arons.

... Pourrois-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le temps me preſſe ;
Il me faut ſuivre ici Brutus & la Princeſſe ;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon Appartement nous pourrons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCENE VII.

TITUS. MESSALA.

TITUS.

SOrt qui nous a rejoints, & qui nous déſunis ;
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;
Un cœur tel que le ſien méritoit d'être à vous.

TITUS.

Non, ç'en eſt fait, Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe?

TITUS.

Abominables Loix! que la cruelle impoſe;
Tirans que j'ai vaincus, je pourrois vous ſervir!
Peuples que j'ai ſauvez, je pourrois vous trahir!
L'amour, dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour auroit ſur moi cette affreuſe puiſſance!
J'expoſerois mon Pere à ſes Tirans cruels?
Et quel Pere? un Héros, l'Exemple des Mortels,
L'appui de ſon Païs, qui m'inſtruiſit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eûſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin?

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un Citoyen Romain;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un Maître.
Seigneur, vous ſerez Roi, dès que vous voudrez l'être.

Le Ciel met dans vos mains en ce moment heureux
La vangeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce Conſul, ce Héros, que l'on nomme
Le Pere, le Soutien, le Fondateur de Rome,
Qui s'enivre à nos yeux de l'Encens des Humains
Sur les débris d'un Trône écraſé par vos mains,
S'il eût maſ ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'étoit qu'un Rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de Vainqueur
Du nom plus glorieux, de Pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos Ancêtres
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des Maîtres,
Peſoient dans la Balance, avec un même poids,
Les intérêts du Peuple, & la grandeur des Rois;
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous regnez ſur elle;
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vû tour à tour
Attirer de ce Peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on déſire,

Eſt des Gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un Tiran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi,
Que déſormais en vous je ne voi plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être.

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc, que l'on va vous ravir
L'ineſtimable honneur, dont vous n'oſez joüir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre Frere.

TITUS.

Mon Frere?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné ſa foi.

TITUS.

Mon Frere trahit Rome?

MESSALA.

Il fest Rome, & son Roi.
Et Tarquin, malgré vous n'acceptera pour Gendre
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

TITUS.

Ciel! perfide!....écoutez : mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le Délateur, ou Complice d'un Frere ;
Mais plûtôt votre sang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite, en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un Frere, & d'une Amante ;
Et, leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du Consulat,

Où moi-même à l'instant déclarant les Complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir;
Il est chez la Princesse.

TITUS.

..... Oüi je vais chez Tullie.....
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma Patrie!
Frappez, percez ce cœur, de la honte allarmé,
Qui seroit vertueux, s'il n'avoit point aimé.
C'est donc à vous, Sénat! que tant d'amour s'immole?
A vous Ingrats!... allons...

A Meſſala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſçai. Mais... du Ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie : arrête, Ingrat, arrête,
Tu trahis ton Païs... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me ſecourez ! je ſuis encor Titus ;
La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource ;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au Deſtin qui m'opprime,
Dieux ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

TULLIE. ALGINE.

TULLIE.

LAiſſe-moi. Je ne veux lui parler, ni l'entendre ;
A des affronts nouveaux faut-il encor m'attendre ?
Faut-il voir le cruel allumer tour à tour
Le flambeau de la haine, & celui de l'amour ?
De quel ſaiſiſſement je demeure frapée !
Miniſtre dangereux pourquoi m'as-tu trompée ?
Et lorſqu'un prompt départ alloit m'en ſéparer,
Pourquoi pour mon malheur l'as-tu pu différer ?

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Et je demeure encore!
Et je ne puis quitter un ſéjour que j'abhorre!
De mes lâches regrets je me ſens conſumer;
Pour qui? pour un ingrat, qui rougit de m'aimer.
Malheureuſe! eſt-ce à toi d'éclater en murmures?
Tu méritas trop bien ta honte, & tes injures,
Quand, du pur ſang des Rois trahiſſant la ſplendeur,
D'un Sujet révolté l'amour fit ton vainqueur.
Tu vois comme il me traitte; il ne m'a point ſuivie.
Fier de ſes attentats, & plein de ſa Patrie,
Le cruel s'applaudit de ſa fauſſe vertu.

ALGINE.

Plus que vous ne penſez Titus eſt combattu;
Ainſi que votre amour il reſſent vos allarmes;
Je l'ai vû retenir, & répandre des larmes.
Vous-même, contre vous, témoin de ſes efforts,
Vous devriez, Madame, excuſer ſes remords;
Ils ſont dignes de vous; ſon cœur noble & ſincere,

Imitant vos vertus, ne peut trahir son Pere,
Que dis-je? vous sçavez par quels affreux sermens
Rome à ses interêts enchaine ses Enfans.
Ce matin dans ces lieux Titus juroit encore
Une haine éternelle à ce sang qu'il adore;
Que peut faire, après tout, son cœur désespéré?

TULLIE.

M'obéir, il n'a point de devoir plus sacré;
Quoi donc, tant de Romains, Tiberinus son frere
Briguent de me vanger, sans espoir de me plaire;
Et lui... dirai-je hélas? lui si cher à mes yeux,
Lui sans qui désormais le jour m'est odieux,
Après que mon devoir, après que sa tendresse,
A cet excès d'amour ont conduit ma foiblesse.
Lui me trahir?

ALGINE.

Au fonds de son cœur agité,
Vous l'emportez sur Rome, & sur la liberté.

TULLIE.

Ah ! Liberté coupable, & Vertu de rebelle !
Ah ! plus cruel Amant que Citoyen fidéle !
N'attendons plus, partons, ſi je puis, ſans regret.
Je ne ſçai quelle horreur m'épouvante en ſecret.
Peut-être ma terreur eſt injuſte & frivole ;
Mais je vois en tremblant cet affreux Capitole ;
Je crains pour Titus même ; & Brutus à mes yeux
Paroît un Dieu terrible, armé contre nous deux ;
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare ;
Allons...

SCENE II.

TULLIE. ALGINE. TITUS.

TITUS.

NOn, demeurez ; daignez encor...

TULLIE

Barbare,

Veux-tu par tes diſcours...

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux;
Je ſçais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Regnez donc en Tiran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non plûtôt que je livre aux flammes, au carnage
Ces murs, ces Citoyens, qu'a ſauvés mon courage:
Qu'un Pere, abandonné par un fils furieux,
Sous le Fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux;
La Nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chere;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un Pere;
Raſſure-toi, Brutus eſt déſormais le mien;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage;
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon otage;

Peux-tu déliberer? penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au Trône avec tant de regret;
Il n'a point ſur ſon front placé le Diadême;
Mais, ſous un autre nom, n'eſt-il pas Roy lui-même?
Son Regne eſt d'une année, & bien-tôt . . . mais hélas!
Que de foibles raiſons! ſi tu ne m'aimes pas.
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars . . . & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt temps encore;
Acheve, parle, Ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus;
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fonds de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,

Et rougir, loin de Rome, entre les bras d'un Roy,
De l'amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai reglé mon deſtin. Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta Maitreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,
Incertain dans tes vœux, apprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins étoit inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connoîtras comme il t'auroit aimé.
Au pied de ces murs même où regnoient mes Ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs Maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les Dieux, qui vangent les parjures,
Que mon bras dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal-connu;
Et je vais; ....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous satisfaire ;
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion,
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même,
Que l'amour aux forfaits me force de voler,
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler,
Et qu'encor, indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux ;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre, & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur ;
Vous sentez à quel point vous regnez dans mon cœur ;
Oüi, je vis pour toi seul, oüi je te le confesse ;

Mais

Mais malgré ton amour, mais malgré ma foibleſſe,
Apprens que le trépas m'inſpire moins d'effroi
Que la main d'un Epoux, qui frémit d'être à moi,
Qui ſe repentiroit d'avoir ſervi ſon Maître,
Que je fais ſouverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'inſtant affreux qui va nous éloigner;
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux regner;
L'Ambaſſadeur m'attend; conſulte, délibere,
Dans une heure avec moi tu reverras mon Pere;
Je pars, & je reviens ſous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je veux...

TULLIE.

Titus arrête;
En me ſuivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On peut te ſoupçonner: demeure, adieu, réſous,
D'être mon parricide, ou d'être mon époux.

SCENE III.

TITUS *seul.*

TU l'emportes cruelle, & Rome est asservie;
Reviens regner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala; ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience;
Maitresse, Amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE IV.

TITUS. MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Viens, suis moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au Mont Quirinal, & livreront les Portes;
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnoître en vous l'héritier de leur Roi;
Ne perdez point de temps; déja la nuit plus ſombre,
Propice à vos deſſeins, les cache dans ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche. Tullie en compte les momens...
Et Tarquin, après tout, eût mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fonds du Theâtre s'ouvre.

Que voi-je! c'eſt mon Pere.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE V.

BRUTUS. TITUS. MESSALA. LICTEURS.

BRUTUS.

Viens, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpere.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit;
J'ai brigué pour mon ſang, pour le Héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde, arme-toi mon cher fils
Une ſeconde fois va ſauver ton Païs;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel...

BRUTUS.

Mon fils...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare?

TITUS.

Qui? moi, Seigneur?

BRUTUS.

Eh quoi? votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré?
De vos prétentions je voi les injuſtices.
Ah mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au Conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les Loix permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur;

La Place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux Tirans que tu dois ta colere ;
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis Pere.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un Héros, ſois plus, ſois Citoyen.
Je touche, mon cher Fils, au bout de ma carriere,
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupiere ;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vangeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roy.

TITUS.

Ah ! Meſſala.

SCENE VI.

BRUTUS. VALERIUS. TITUS. MESSALA.

VALERIUS.

SEigneur, faites qu'on ſe retire;

BRUTUS *à ſon Fils.*

Cours, vole...

Titus & Meſſala ſortent.

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je!

VALERIUS.

On conſpire.
Je n'en ſçaurois douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,

Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des Citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne, & Ménas, & Lélie,
Ces Partisans des Rois, & de la Tirannie;
Ces secrets Ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardents à désunir le Peuple, & le Sénat.
Messala les protege; & dans ce trouble extrême
J'oserois soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La Liberté, la Loi, dont nous sommes les Peres,
Nous défend des rigueurs, peut-être nécessaires,
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en Tirans, nous qui les punissons.
Allons parler au Peuple, enhardir les timides,

Encourager les bons, étonner les perfides;
Que les Peres de Rome, & de la Liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux donnez-nous la mort plûtôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCENE VII.

BRUTUS. VALERIUS. PROCULUS.

PROCULUS.

UN Eſclave, Seigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oüi d'un avis fidelle,
Il apporte, dit-il, la preſſante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le ſalut en dépend.
Allons, c'eſt les trahir que tarder un moment.

A Proculus.

Vous, allez vers mon Fils; qu'à cette heure fatale
Il défende ſur tout la Porte Quirinale;
Et que la Terre avouë, au bruit de ſes exploits,
Que le ſort de mon ſang eſt de vaincre les Rois.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE I.

BRUTUS. Les SENATEURS. PROCULUS, LICTEURS. L'Eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'étoit plus ; oui, ſous la Tirannie
L'auguſte liberté tomboit anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvroient ; ç'en étoit fait ; Tarquin
Rentroit dès cette nuit, la vangeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſoit ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avoit des Enfans
Qui conſpiroient contre elle, & ſervoient les Tirans.
Meſſala conduiſoit leur aveugle furie ;
A ce perfide Atons il vendoit ſa Patrie,

Mais le Ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet Eſclave a d'Arons écouté les Diſcours,

En montrant l'Eſclave.

Il a prévû le crime; & ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zéle.
Meſſala, par mon ordre arrété cette nuit,
Devant vous à l'inſtant alloit être conduit;
J'attendois que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidèle arrachât ſes Complices;
Mes Licteurs l'entouroient; quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard qu'il cachoit dans ſon ſein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinoit peut-être:
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connoître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir;
Et qui ſçait conſpirer, ſçait ſe taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe: & le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons étoit parti,
Aſſez loin vers le camp nos Gardes l'ont ſuivi;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.

Bien-tôt, n'en doutez point, de ce complot impie,
Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par tout en cherche les Auteurs.
Mais quand nous connoîtrons le nom des Parricides,
Prenez garde, Romains; point de grace aux Perfides;
Fuſſent-ils nos Amis, nos Freres, nos Enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos Sermens.
Rome, la Liberté, demandent leur ſupplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le Complice.

A l'Eſclave.

Et toi, dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avoit fait qu'un Eſclave, & dû faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la Liberté que tu m'as conſervée,
Et, prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes Fils, & l'effroi des Tirans.
Mais qu'eſt-ce que j'entens? quelle rumeur ſoudaine?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur; & je l'amene.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il?...

SCENE II.

BRUTUS. Les SENATEURS. ARONS, LICTEURS.

ARONS.

JUſques-à-quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les Droits des Humains?
D'un Peuple révolté Conſeils vraiment ſiniſtres!
Penſez-vous d'abaiſſer les Rois dans leurs Miniſtres?
Vos Licteurs inſolens viennent de m'arrêter;
Eſt-ce mon Maître ou moi que l'on vient inſulter?
Et chez les Nations ce rang inviolable....

BRUTUS.

Plus ton Rang eſt ſacré, plus il te rend coupable;
Ceſſe ici d'atteſter des Titres ſuperflus.

ARONS.

L'Ambaſſadeur d'un Roy....

BRUTUS.

Traitre, tu ne l'es plus;
Tu n'es qu'un Conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſoit au crime.
Les vrais Ambaſſadeurs, Interprétes des Loix,
Sans les deshonorer, ſçavent ſervir leurs Rois,
De la Foi des Humains diſcrets Dépoſitaires,
La Paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints Miniſteres;
Des Souverains du Monde ils ſont les Nœuds ſacrés,
Et par tout bienfaiſans, ſont par tout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnoître;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton Maître,
Des Reſſorts, des Vertus, des Loix de cet Etat;
Comprens l'eſprit de Rome, & connois le Sénat:
Ce Peuple auguſte & ſaint ſçait reſpecter encore
Les Loix des Nations que ta main deshonore;
Plus tu les méconnois, plus nous les protegeons;

Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons
C'eſt de voir expirer les Citoyens perfides,
Que lioient avec toi leurs Complots parricides,
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi,
Et montre en ta perſonne aux Peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'ammene, Licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS. BRUTUS. VALERIUS. PROCULUS.

BRUTUS.

EH bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre & noir chagrin, couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous....

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus,

Il lui donne des Tablettes.

Voyez, Seigneur, lisez; connoissez les coupables.

BRUTUS *prenant les Tablettes.*

Me trompez-vous mes yeux? O jours abominables!
O Pere infortuné! Tiberinus, mon fils!
Sénateurs pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux Conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plûtôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux,
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entiere, & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entens-je?

VALERIUS.

Reprenez cette Liſte terrible;
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... je frémis, je tremble, Ciel! Titus,

Il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.

VALERIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſperé, plein d'horreur & d'allarmes;
Peut-être il déteſtoit cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Peres conſcrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race;
Puniſſez-en le Pere, & juſque dans mon flanc;
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang;
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vangeance.

SCENE IV.

BRUTUS.

GRands Dieux, à vos Décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux! Vangeurs de nos Loix, Vangeurs de mon Païs,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la Juſtice,
De notre Liberté l'éternel édifice;
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armiez-vous mes Enfans?
Ah! que Tiberinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos Tirans, & trahi ſa Patrie;
Le coup en eſt affreux; le traître étoit mon Fils.
Mais, Titus! un Héros, l'Amour de ſon Païs,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vû par un Triomphe honorer ſa Victoire:
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains:
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains:
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS. VALERIUS. SUITE. LICTEURS.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt, que ſur votre Fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALERIUS.

Vous ſeul;

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné?

VALERIUS.

Des Conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné,
Au moment où je parle ils ont vécû peut-être.

BRUTUS.

Et du ſort de mon Fils le Sénat me rend maître?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchoit pas . . . mais qu'il s'en rendra digne . . .
Mais mon Fils s'est rendu sans daigner résister ;
Il pourroit . . . pardonnez si je cherche à douter ;
C'étoit l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie . . .

BRUTUS.

Eh bien . . .

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux,

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revû ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos Loix
Ce reste infortuné de nos indignes Rois,
Si l'on nous trahissoit, Seigneur, c'étoit pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux, ses yeux appésantis,
Tullie, en expirant, a nommé votre Fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime,

Condamnez, épargnez, ou frappez la victime,
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amene Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire;
Mon esprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur,
La grandeur de votre ame, & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS. PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y pense encor, & moins je m'imagine
Que mon Fils des Romains ait tramé la ruine;
Pour son Pere, & pour Rome, il avoit trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.

Je ne le puis penſer; mon Fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir;
Peut-être on haït ſa gloire, on cherche à le flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel!

PROCULUS.

De vos Fils, c'eſt le ſeul qui vous reſte;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſçaurez à l'Etat conſerver ce grand homme;
Vous êtes Pere enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, TITUS, *dans le fond du Theâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! O douloureux momens!
O Terre entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, Téméraire.
De deux Fils que j'aimai, les Dieux m'avoient fait Pere,
J'ai perdu l'un; que dis-je? Ah! malheureux Titus
Parle: ai-je encor un Fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, Opprobre de ma vie.

Il s'assied.

Avois-tu résolu d'opprimer ta Patrie,
D'abandonner ton Pere au pouvoir absolu,
De trahir tes Sermens ?

TITUS.

Je n'ai rien résolu ;
Plein d'un mortel poison, dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, & je me cherche encore ;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment ;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle
A mon Païs que j'aime, il m'a fait infidelle ;
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vangé mon Païs.
Prononcez mon Arrêt, Rome, qui vous contemple
A besoin de ma perte, & veut un grand éxemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est, qui puissent m'imiter.

Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie,
Et ce ſang en tout temps utile à ſa Patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſoüillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſur ſes Lauriers même, & parmi ces Drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendoit encor plus beaux!
Quel Démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vangeance;
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Acheve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les Combats
J'avois ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma Patrie,
D'un remords aſſez grand, ſi ma rage eſt ſuivie;
Il ſe jette à genoux.
A cet infortuné daignez ouvrir vos bras;
Dites du moins, mon Fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot ſeul, me rendant mes vertus, & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les Morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords:
Que vous l'aimiez encore, & que malgré ſon crime,
Votre Fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

.. Son remords me l'arrache. O Rome! O mon Païs!
Proculus... à la mort que l'on mene mon Fils.

..Leve-toi triſte objet d'horreur, & de tendreſſe:
Leve-toi cher appui qu'eſpéroit ma vieilleſſe:
Viens embraſſer ton Pere. Il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire, en ſe vangeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon Pere.

On l'emmene.

SCENE VIII.

BRUTUS. PROCULUS.

PROCULUS.

SEigneur, tout le Sénat dans ſa douleur ſincere
Et frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connoiſſez Brutus, & l'oſez conſoler?

Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle ;
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connoît qu'elle.
Allons, que les Romains dans ces momens affreux
Me tiennent lieu du Fils que j'ai perdu pour eux,
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir, en vangeant la Patrie.

SCENE DERNIERE.

BRUTUS. PROCULUS. Un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

BRUTUS.

Mon Fils n'est plus !

LE SENATEUR.

C'en est fait.. & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit ... Rendons graces aux Dieux.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la TRAGEDIE DE BRUTUS, avec le Diſcours à Mylord Bolingbroocke. A Paris, ce 13 Janvier 1731.

DUVAL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé le Sieur **********, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre: *BRUTUS*, Tragédie, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur néceſſaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon Papier & beaux Caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le Contre-Scel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traitet favorablement ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpecifié, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur Papier & Caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-Scel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes; FAISONS défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun Lieu de notre obéiſſance: comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de Titre, même de traduction étrangere, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hô-

tel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle: que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725: & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin: & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoûté, comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinziéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens trente, & de notre Regne le seiziéme. Par le ROY en son Conseil, SAINSON.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 87. *fol.* 87. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 22 *Decembre* 1730.

P. A. LE MERCIER, Syndic.

Je cede & transporte à M. JOSSE le Fils, Libraire à Paris, le Privilege de la TRAGEDIE DE BRUTUS. Fait à Paris, ce 12. Decembre 1730. VOLTAIRE.

De l'Imprimerie d'ANDRE' KNAPEN. 1731.

80814413